

JOHN HARVEY

# DERNIERS SACREMENTS

RIVAGES/NOIR

Douze ans ont passé, pourtant Lorraine Preston s'en souvient comme si c'était hier : son frère dans le box des accusés, la condamnation à perpétuité et la honte. Aujourd'hui Michael Preston va sortir de prison, mais seulement pour quelques heures. il bénéficie d'une permission exceptionnelle afin d'assister aux obsèques de sa mère. son père est déjà mort depuis longtemps, c'est lui qui l'a tué. un acte aussi violent qu'inexplicable. Pour l'inspecteur Resnick, cette libération n'est pas une bonne nouvelle. La présence d'un meurtrier en ville est la dernière chose qu'il souhaite alors qu'il doit faire face à des bandes armées et à une explosion du trafic de drogue. et, comme un signe du chaos ambiant, sa relation avec Hannah Campbell se détériore...

*Derniers sacrements* clôt en beauté le cycle de Resnick qui, plus que jamais, s'interroge sur les motivations humaines et la nature des sentiments. Au bout de dix romans, l'inspecteur a certainement gagné son droit à la retraite en compagnie de ses chats, mais sa présence n'a pas fini de nous hanter.

« John Harvey me fait penser à Graham Greene. » (Elmore Leonard)

Du même auteur
chez le même éditeur

Cycle Charlie Resnick

*Cœurs solitaires*
*Les Étrangers dans la maison*
*Scalpel*
*Off Minor*
*Les Années perdues*
*Lumière froide*
*Preuve vivante*
*Proie facile*
*Now's the Time*
*Derniers sacrements*
*Cold in Hand*
*Ténèbres, ténèbres*

Cycle Frank Elder

*De chair et de sang*
*De cendre et d'os*
*D'ombre et de lumière*

Anthologies

*Demain ce seront des hommes*
*Bleu noir*

Cycle Will Grayson et Helen Walker

*Traquer les ombres*
*Le Deuil et l'oubli*

Autres

*Couleur franche*
*Lignes de fuite*

John Harvey

# Derniers sacrements

Traduit de l'anglais
par Jean-Paul Gratias

*Collection dirigée par*
*François Guérif*

Rivages/noir

Bien que l'action de ce roman se situe dans une ville véritable, il s'agit d'une œuvre de fiction. Les événements qu'elle relate et les personnages qu'on y rencontre n'existent que dans ses pages et dans l'imagination de l'auteur.

Titre original : *Last Rites*
© 1998, John Harvey
© 2004, Éditions Payot & Rivages
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-3457-5

*Pour Marian Wood*

# 1

Cela faisait douze ans qu'elle ne l'avait pas vu. Elle aurait bien voulu, pourtant ; mais elle ne lui avait pas écrit assez souvent, au début, pour lui demander de changer d'avis. Des lettres à destination de Featherstone, Haverigg, Wandsworth, des Scrubbs. Le suppliant, ou presque. Avec le temps, pensait-elle, il va bien finir par passer l'éponge, par se rendre à de meilleurs sentiments.

Au début, elle y était allée quand même, s'infligeant les trajets interminables, parfois en voiture, le plus souvent par le train. Non pas pour braver son interdiction, simplement pour être sur place, près de lui, pour partager un peu de la même atmosphère, du même air. De loin, elle observait les visiteuses massées devant les grilles : les épouses, les amantes, portant leurs plus beaux vêtements, coiffées pour l'occasion, maquillage retouché au dernier moment ; d'autres, accablées, entravées, tirant par la main des mômes avachis qui boudent et traînent les pieds. Au moment de la sortie, elle essayait si possible de se mêler à la fournée, d'attraper au vol des bribes de conversation pour son usage personnel. Et puis, tout à coup, elle cessa de faire le déplacement. Au lieu de cela, elle lui écrivit, régulièrement, le premier de chaque mois. Son rituel à elle. Les potins familiaux, des anecdotes concernant les enfants.

Elle se persuadait que cela n'avait pas d'importance s'il ne lui répondait jamais.

Certains soirs, seule, debout devant la fenêtre du premier, quand elle contemplait les toits des autres maisons et la façon dont la lumière s'accrochait à leurs arêtes juste avant de disparaître, elle tentait de se rappeler la manière dont il la regardait, une lueur vive jaillissant un bref instant dans le gris ardoise de ses yeux.

Perpétuité. Après toute cette attente, la sentence avait franchi les lèvres du juge avant qu'elle ne l'eût entendue ou correctement comprise. Un simple mot : perpétuité.

Elle voyait encore le visage de sa mère, ce soupir de douleur presque inaudible comme si l'air venait du plus profond d'elle-même, la peau blafarde qui se plisse, qui se creuse. Elle sentait encore sa propre panique se répandre dans ses veines. La perpétuité, c'était bien ce qu'il avait dit ? Comme s'il donnait quelque chose au lieu de prendre. Une condamnation de vingt-cinq ans au minimum. Elle avait eu envie de hurler, sur le moment, de tout reprendre depuis le début, le procès trop court, les preuves photographiques, pièce à conviction numéro un, pièce à conviction numéro deux, le résumé. Tout recommencer. Non, reprendre avant le procès, bien avant ça.

L'espace d'un instant, alors qu'elle s'appuyait à l'épaisse rambarde en bois de la galerie, il avait tourné la tête, l'avait levée vers elle. Et ce qu'elle avait lu sur son visage, c'était la part de reproches dont il l'accablait. Il n'y avait eu que ce bref moment, et puis les policiers qui l'encadraient l'avaient emmené. Il lui avait fait comprendre sa colère, peut-être même un sentiment de culpabilité – mais ce qu'elle avait reçu de plein fouet, c'était la honte. Pas pour lui-même, ou pour ce qu'il avait fait, mais pour elle.

# 2

Resnick s'était réveillé à six heures moins le quart. Clignant des yeux dans la lumière qui filtrait déjà, prometteuse, à travers les rideaux, il s'était octroyé un quart d'heure supplémentaire. Entremêlés au pied du lit, sans qu'on puisse dire où commençait l'un et finissait l'autre, deux de ses chats – ceux du milieu, Miles et Pepper – respiraient d'un même souffle. Bud, le plus maigre de cette portée qu'il avait adoptée en d'étranges circonstances, dormait sur le lit, sa tête touchant presque l'oreiller de Resnick, une patte sur les yeux, ronflant légèrement. Dizzy, dédaignant le confort d'une vie casanière, devait vadrouiller dans les jardins des voisins, rôdant dans les haies à la recherche d'un campagnol, d'un mulot, d'oiseaux. De temps à autre, il tuait un rat trop lent. Une fois, il avait tué un écureuil, à plusieurs reprises un lapin. Ces trophées, il les faisait passer à travers la chatière pour les déposer, avec la solennité qui s'imposait, aux pieds de Resnick, les yeux brillants, le dos arqué par l'orgueil.

Ce matin, pourtant, quand Resnick finit par se traîner, pieds nus, de la chambre à la douche, de la douche à la chambre, du premier au rez-de-chaussée pour traverser le vestibule et entrer dans la cuisine, il n'y avait pas de corps, mourant ou mort, posé là pour le faire trébucher.

Un ami de Resnick, électricien de son état, un

homme dont il avait fait la connaissance au Club polonais, avait installé une seconde paire d'enceintes dans la cuisine. Après avoir rempli la bouilloire et allumé le gaz, Resnick passa dans le salon et prit un vieil album sur l'étagère, un vinyle qui grattait, à la pochette ornée d'une reproduction d'une toile d'Henri Rousseau, *Le Lion ayant faim* – pas exactement Dizzy, sans doute, ce gros chat dévorant sa proie parmi des fleurs géantes, mais il lui ressemblait assez pour que Resnick lui trouve un air de famille.

Le disque, c'était *Thelonious Monk joue Duke Ellington*, l'un des premiers albums de jazz moderne qu'il eût entendus ou possédés ; ce piano aux sonorités étranges, si familières à présent, insistantes et pourtant fragmentaires, Monk traquant les mélodies du Duke avec une hésitation pleine d'éloquence.

De retour dans la cuisine, il ouvrit une boîte de Gourmet au poulet et la vida dans les quatre bols de couleurs différentes. Il achetait son café en grains, changeant de variété de temps en temps. Pour le moment, ses préférences allaient à un mélange d'arabica et de moka qu'il trouvait à la Maison blanche, dans Parliament Terrace. Versant une poignée de grains luisants au creux de sa paume, il en savoura l'arôme puissant avant de les déposer dans l'élégant moulin électrique Krups que lui avait offert Hannah pour Noël.

Hannah… Oh, Hannah !

Un petit motif trillé de quatre notes répété cinq fois, un roulement de balais sur la caisse claire de Kenny Clarke, et Monk se lance avec entrain dans *I Let a Song Go Out of My Heart*.

Que s'était-il passé, avec Hannah ? Que leur était-il arrivé, à Hannah et à lui-même ? Quand avait-il

éprouvé pour la dernière fois le besoin de décrocher le téléphone et de composer le numéro qu'il connaissait encore par cœur ? L'un des chats se blottit contre sa jambe et se mit à ronronner ; en voilà un, au moins, pensa Resnick, qui est heureux que je découche de moins en moins, et que ma présence ici, aux premières heures du jour, ne soit plus aussi aléatoire.

Coupant deux tranches de pain de seigle brun foncé, il les plaça sous le gril. Marmelade d'oranges ou confiture de prunes ? Il se décida pour la confiture. Sur la table, il y avait un livre qu'il avait commencé à lire – dont il avait relu des passages, du moins : *Talking jazz : an Oral History* [1]. C'était un cadeau que Jackie Ferris, inspectrice à la brigade des œuvres d'art et antiquités de Scotland Yard, lui avait envoyé à la conclusion d'une enquête qu'ils avaient menée ensemble. Des fragments de conversations enregistrées, c'était idéal pour les dix minutes de lecture qu'il s'allouait dans son fauteuil avant de partir au travail.

Le territoire sur lequel Resnick était chargé de faire respecter l'ordre public se situait fort à propos aux confins des quartiers déshérités, perché qu'il était sur la ligne de front séparant le quartier de Radford – population majoritairement ouvrière, revenus modestes – de l'ancienne résidence privée du Parc, où habitaient aujourd'hui des représentants plutôt aisés des classes moyennes. À l'est d'Alfreton Road, il y avait les cités universitaires de Lenton, et à l'ouest, la ville proprement dite, où se multipliaient les clubs et les pubs, et les

1. Recueil d'interviews de jazzmen réalisées par le pianiste et chanteur Ben Sidran (DaCapo Press, 1995).

hordes omniprésentes de fêtards à la recherche de ce qui se faisait de mieux en matière de distraction.

Le local de la PJ se trouvait au premier étage. Dans un angle, au fond de la salle, le bureau de Resnick avait été isolé à l'aide de cloisons à angle droit. Les tables de travail des autres officiers croulaient sous les téléphones, les bouts de papier, les tasses sales, les annuaires, les stylos-billes mâchouillés, les formulaires imprimés, les écrans, les claviers.

Kevin Naylor, l'un des quatre inspecteurs adjoints de l'équipe, le combiné coincé entre le menton et l'épaule, faisait de son mieux pour calmer une vieille dame qui, descendant de sa chambre ce matin-là, avait trouvé sa porte d'entrée grande ouverte ; son téléviseur, son appareil photo, son four à micro-ondes avaient disparu, ainsi que les cent cinquante livres qu'elle conservait dans une vieille boîte à biscuits Huntley & Palmer en fer-blanc. « Oui », disait Naylor, « oui, bien sûr ; oui ; oui, je comprends », tout en utilisant son crayon HB alternativement pour griffonner des notes sur un bloc et pour remuer son thé.

Sharon Garnett tripotait machinalement une mèche de cheveux tandis qu'elle faisait défiler sur son écran une liste de criminels connus ; elle cherchait une adresse à Radford susceptible de correspondre à un nom qu'elle avait vaguement entendu dans un bar bondé. Près du mur latéral, Carl Vincent, ses poignets de chemise soigneusement retournés, vérifiait les informations concernant les véhicules volés au cours de la nuit en les soumettant à l'un des officiers du commissariat central.

Quant à Ben Fowles, le seul signe de sa présence était un sandwich au bacon à moitié consommé qui traînait

au milieu de son bureau. Resnick repoussa la tentation vers les tréfonds de son esprit.

Graham Millington, son second depuis si longtemps qu'aucun des deux hommes n'aurait voulu préciser la date, traînait devant la porte du bureau de Resnick, la poitrine bombée, la moustache frémissante. Une belette, pensa Resnick, impatiente de se ruer sur le lapin.

– Bonjour, Graham.

Millington grogna.

– Une vraie petite ruche, ce matin.

– Ça, oui.

– Une nuit comme les autres, alors ?

– Pas vraiment, bon sang !

Resnick s'assit derrière sa table de travail, se carrant contre son dossier.

– Il vaudrait mieux me mettre au courant, dans ce cas.

– Vous connaissez ce club, celui de Jimmy Peters…

– Le Golden-je-ne-sais-plus-quoi.

– Ce nom-là, il date du mois dernier. Depuis, il a été retapé avec un bon coup de peinture violette, quelques affiches de cette nana de la télé, Jennifer Allbran, les jambes écartées, et ça s'appelle La Fournaise. C'est plutôt bien trouvé, d'ailleurs, vu ce qui s'est passé la nuit dernière…

– De la bagarre ?

– Des ambulances qui descendaient Alfreton Road toutes sirènes hurlantes, comme si la troisième guerre mondiale venait d'être déclarée.

– Et puis ?

– Une demi-douzaine de types transportés à l'hôpital, qui pissaient le sang au service des urgences.

Un blessé grave, des entailles au visage et au cou, entre la vie et la mort aux soins intensifs. Une bonne dizaine d'autres soignés sur place, à chaud dans La Fournaise, pour ainsi dire, par les auxiliaires médicaux. Jimmy Peters qui beuglait et qui grinçait des dents parce qu'on lui a bousillé pour plus de mille livres de matériel, entre les sièges éventrés et les vitres brisées.

– Il se fera sûrement rembourser le double par l'assurance.

– Sans compter le reste.

– Alors, qu'est-ce qu'ils bricolaient, ses videurs ? Jimmy n'ouvre jamais ses portes sans une bande de malabars en vestes de cuir et rangers.

– Au cœur de la mêlée. Comme des porcs dans leur bauge.

Resnick s'emplit les poumons puis expira lentement. Pourquoi fallait-il, à chaque fois qu'ils calmaient le jeu quelque part, que ça explose ailleurs ?

– Bon, fit-il. On sait comment ça a commencé ?

Millington grogna.

– Ce n'est pas les explications qui manquent. La seule chose sur laquelle la plupart des gens semblent d'accord, c'est qu'il y a toute une bande de jeunes qui a débarqué vers deux heures du matin, avec déjà plusieurs verres dans le nez. L'un d'entre eux s'est intéressé de trop près à la nana d'un autre type. Vous devinez le reste.

Resnick secoua la tête.

– Ces jeunes, Graham, noirs ou blancs ?

– Blancs comme neige.

– Et la fille ?

– La fille était blanche, aussi. Mais pas les gars avec qui elle se trouvait.

Se levant de son fauteuil, Resnick alla vers la fenêtre pour regarder, à travers la vitre sale, la rue en contrebas. Ayant grandi dans cette ville, il était encore hanté par les émeutes raciales qui avaient empoisonné son enfance. Il en avait peur, il en avait honte.

– Une histoire de couleur de peau, dit Millington, c'est à ça que vous pensez ? Un problème racial, et tout ce que ça comporte.

– Je me trompe ?

– Peut-être pas. Pas complètement. Seulement, je crois qu'il n'y a pas que ça.

– Continuez.

Millington fit non de la tête.

– Je ne suis pas sûr. Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Mais à la façon dont ils répondaient aux questions, ceux qui étaient le plus impliqués…

– Ils noyaient le poisson ?

– Plutôt le contraire. Ils avaient hâte de tout déballer, comment ça s'était passé, comment ça avait commencé, de mettre les points sur chaque foutu « i ». Tout, sauf qui avait vraiment porté les coups de couteau. On en a deux au bloc, en ce moment, on les laisse mariner un peu. Mark Ellis et Billy Scalthorpe. Encore que ça ne rime pas à grand-chose de les garder. C'est une perte de temps et d'argent.

– Il n'y a pas d'arme, alors ?

– Le temps qu'on arrive sur les lieux, il n'y en avait plus. Elle avait disparu, comme par magie. (D'une pichenette, Millington chassa de sa moustache un corps étranger.) J'ai envoyé Ben Fowles là-bas. En ce moment même, il prend les dépositions de Peters et du personnel du bar, de deux ou trois videurs. On verra s'il nous rapporte du nouveau.

– Et le type aux soins intensifs ?

– Wayne. Wayne Feraday. Je vais aller le voir tout de suite.

Resnick sourit.

– Alors, ce sera un petit-déjeuner tardif chez Parker ?

– Peut-être.

– Rapportez-moi un sandwich, Graham, œuf et saucisse, avec une bonne giclée de sauce brune.

Quand Resnick reprit place dans son fauteuil, il entendit le sifflement joyeux de Millington qui lançait une nouvelle offensive contre le répertoire de Petula Clark.

# 3

Persuadée qu'elle ne parviendrait pas à trouver le sommeil, Lorraine avait pourtant sombré dès que sa tête s'était posée sur l'oreiller. Elle ne s'était pas réveillée avant que Derek ne lui frôle l'épaule du bout des doigts, et quand elle ouvrit les yeux, clignant des paupières, il était là, souriant, penché sur elle.

– Bonjour, la paresseuse.

– Quelle heure il peut bien être ?

– Huit heures et quart.

– Quoi ? Pas possible. (Repoussant les couvertures, elle se redressa sur son séant.) J'ai dormi trop longtemps. Le réveil n'a pas sonné ? Pourquoi ne m'as-tu pas réveillée ?

– J'ai pensé qu'une grasse matinée te ferait du bien. (Écartant Derek, Lorraine tendit le bras vers la robe de chambre pendue derrière la porte.) Tu n'as pas besoin de te presser, on a tout notre temps.

Il la suivit sur le palier, ne s'arrêtant que lorsqu'elle se tourna vers lui, à la porte de la salle de bains.

– Eh bien ? demanda Lorraine.

– Eh bien quoi ?

– Tu ne penses pas que je pourrais avoir besoin d'un peu d'intimité ?

Derek recula. Elle referma la porte, poussa le verrou, s'assit sur les toilettes, la tête penchée vers les genoux. Elle s'était montrée injuste envers lui, elle le savait.

Ces dernières semaines, il avait été merveilleux. Il s'était occupé des enfants, les emmenant à l'école, allant les chercher, préparant les repas, faisant les courses, tandis que Lorraine passait des heures à l'hôpital près de sa mère qui n'en finissait plus de mourir. Et puis, tout à coup, lorsque ce fut terminé et que Lorraine s'effondra, bien qu'elle se fût attendue au pire depuis longtemps, il était intervenu, prenant les dispositions nécessaires pour les obsèques, la crémation, les fleurs, tout.

Se relevant, elle se regarda dans le miroir, et elle n'aima pas ce qu'elle y découvrit. Il y avait une boîte de Nurofen dans l'armoire à pharmacie et elle en prit deux, qu'elle fit passer en buvant de l'eau. Les voix des enfants lui parvinrent depuis le rez-de-chaussée, et celle de Derek, aussi, leur demandant de se calmer.

Ils étaient anxieux, elle s'en rendait compte. Sandra, onze ans, tendue à l'idée de faire tout le trajet en voiture jusqu'à la chapelle, sous le regard de tous, s'inquiétant de ce qu'elle était censée faire pendant la cérémonie, des vêtements qu'elle allait porter. Sean, neuf ans, qui voulait savoir pourquoi son meilleur copain ne pouvait pas venir avec lui, ce qu'il y aurait à manger après, ce qui allait arriver au corps de sa grand-mère quand le cercueil roulerait sur la rampe pour entrer dans les flammes. C'est ça qui va se passer, hein, dis, m'man ? Mamie, elle va brûler dans les flammes.

Hier, Derek les avait emmenés en voiture chez sa sœur Maureen, pour leur changer les idées. Ce qui voulait dire, bien sûr, que Maureen les gâterait, comme d'habitude.

Maureen était plutôt gentille, pensait Lorraine, même si elle était un peu trop satisfaite d'elle-même

– un peu trop, disons, frimeuse. Un peu plus âgée que Lorraine, sans enfants, elle gagnait bien sa vie, tenait sa propre boutique où elle vendait des vêtements griffés d'occasion. Ses revenus lui permettaient de payer une femme de ménage trois fois par semaine, de s'offrir une épilation et une manucure chaque mois et, bien sûr, un téléphone portable. Parfois, Lorraine se surprenait à se demander si elle était jalouse de Maureen, de son argent, de sa liberté apparente – pour estimer, en fin de compte, qu'elle ne l'était pas.

Quand Lorraine apparut dans la cuisine une trentaine de minutes plus tard, elle portait le tailleur noir qu'elle avait acheté chez Richards pour l'inauguration de la boutique de Maureen, un collant noir, des chaussures à talons plats. Fonçant tout droit sur la cuisinière, elle souleva la bouilloire, la soupesant pour estimer la quantité d'eau qu'elle contenait, et l'emporta jusqu'à l'évier pour la remplir.

– Je vais m'en occuper, fit Derek en se levant à moitié.

– Pas la peine.

– Tu veux du pain grillé ?

– Non, merci. (Elle se reprit, se reprochant son ton cassant et hargneux, et elle sourit, retrouvant son calme.) Excuse-moi. Je ne sais pas ce que j'ai, ce matin. Oui, j'aimerais bien manger du pain grillé, ce serait parfait.

Sean arriva en courant de la pièce voisine, poursuivi par Sandra, et ils dérapèrent tous les deux sur le carrelage pour s'arrêter tant bien que mal de l'autre côté de la table de la cuisine.

– Ça va comme ça, vous deux, fit Derek. Tenez-vous un peu.

– C'est Sandra, elle me tapait dessus.

– C'est pas vrai.

– Tout ça parce que j'ai pas voulu la laisser…

– Hé ! dit Derek. Hé ! Calmez-vous, maintenant. Je ne veux rien entendre. Ça suffit.

– C'est pour nous, p'pa ? demanda Sean, en regardant les toasts que Derek commençait à beurrer.

– M'man, dit Sandra, est-ce que oncle Michael sera là ? Aux obsèques ?

Un regard, furtif et gêné, passa entre Derek et Lorraine.

– Je n'en suis pas sûre, ma chérie, répondit Lorraine. Je pense que oui. Je l'espère. Bon, et maintenant, si vous alliez voir ailleurs ?

– Oui, déguerpissez, tous les deux. (Derek agita son couteau en direction de la porte.) Retournez dans le salon et laissez-nous un peu tranquilles.

– Oh, p'pa…

– Et faites bien attention à vos vêtements. Ce n'est pas le moment de vous salir, on va bientôt partir.

– M'man…, fit Sandra dont les yeux s'écarquillaient. Ce haut, il ira ?

Depuis quelque temps, Lorraine observait sa fille, douze ans bientôt, qui poussait comme une asperge et commençait à avoir des formes. Sandra avait mis sa jupe vert bouteille, la portant pour changer sans en avoir rabattu la taille, ses sandales vernies bleues presque neuves, le T-shirt CK gris pâle qu'elle avait acheté au marché avec son propre argent de poche. Sean portait un jean noir, des baskets, un T-shirt Umbro blanc avec un liseré bleu autour du col et le long des

manches. On aurait dit qu'il avait emprunté un peu du gel de sa sœur avant de se peigner.

– Parfait, dit Lorraine. Vous êtes absolument parfaits. Je suis fière de vous.

Quand ils repassèrent la porte en se pressant l'un contre l'autre, Sean essaya de pincer le bras de sa sœur, qui lui régla son compte d'un bref coup de pied dans les tibias.

– Rappelez-vous ce que j'ai dit, maintenant ! leur lança Derek avant de se tourner, son assiette de toasts beurrés à la main, vers Lorraine qui se tenait là, immobile, les larmes coulant sur son visage.

Derek lui effleura le bras en allant vers l'évier.

– Je ne suis toujours pas sûr que ce soit une bonne idée, tu sais. À propos de Michael.

Lorraine se tamponna les yeux.

– C'était sa mère à lui aussi.

– Oui, fit Derek. De même que ton père était aussi le sien, je suppose ?

Sur l'autoroute, la circulation se traînait. Encore plus que d'habitude, pensait Evan, même en considérant qu'ils étaient à peine sortis de Londres. En vérité, ils n'avaient pas encore parcouru deux kilomètres depuis la rocade nord, la North Circular Road.

– Tu as vu ça ? fit-il, tournant la tête vers Wesley qui était assis, indifférent, sur la banquette arrière, relié par une paire de menottes à leur prisonnier.

Wesley grogna quelque chose, sans vraiment lui prêter attention. Il était trop occupé à évaluer ses ressources, à calculer de quelle somme il pouvait raisonnablement disposer chaque mois après avoir payé les factures. Pas plus tard que la veille au soir, Jane l'avait

de nouveau entrepris, lui répétant que payer deux loyers pour deux appartements différents, chacun de la taille d'un timbre-poste, cela n'avait aucun sens. Plus maintenant. Puisqu'il dormait chez elle trois ou quatre nuits par semaine et que Jane venait passer le week-end avec lui quand il n'était pas de service à la prison. Cependant, même en mettant leurs deux salaires en commun, s'inquiétait Wesley, louer le genre d'endroit dont rêvait Jane n'allait pas être facile ; un duplex, peut-être, quelque chose dans l'une de ces vieilles maisons qu'on avait séparées en appartements du côté de Camberwell, Coldharbour Lane, Brixton Hill.

– Tu vois ce que je veux dire ? demanda de nouveau Evan.

– Quoi ?

– Toutes ces voitures, pare-chocs contre pare-chocs. Tu vois combien il y en a avec une seule personne à l'intérieur ? Pas même un passager. Une voiture, un conducteur. Tu t'imagines faire ça, l'aller et retour chaque jour, matin et soir ? C'est de la folie. Un vrai cauchemar.

– Oui, dit Wesley. Tu as raison.

Il espérait que cela suffirait à faire taire Evan. Ce n'était pas le mauvais bougre, pensait-il, mais bon sang, qu'est-ce qu'il était bavard. Même s'ils trouvaient quelque chose à louer, ce n'était pas ça, en fait, que Jane désirait. En réalité, sa réalité à elle, Wesley savait à quoi elle pensait : un apport de cinq pour cent, pour acheter à crédit. Ce qu'elle avait en tête, c'était les quatre-vingt-dix minutes plus les arrêts de jeu et les tirs au but après les prolongations.

– Et toi, Preston, qu'est-ce que t'en dis ? demanda Evan avec un mouvement de tête en arrière en direction

du prisonnier. La circulation… Tu as une opinion sur le sujet ?

À la façon dont Preston restait immobile sur son siège, son regard vide braqué sur la fenêtre, un bras plié contre son ventre, l'autre, attaché à Wesley, reposant le long de sa cuisse, Evan supposa qu'il n'en pensait rien.

Quand un type est en taule depuis douze ans, pensait Wesley, et qu'il en a encore douze autres, minimum, à tirer, comment pourrait-il s'intéresser à la situation générale dans le domaine des transports ?

Evan Donaghy, vingt-sept ans, affecté depuis trois ans seulement à la pénitentiaire, et Wesley Wilson, de deux ans son aîné, mais avec une expérience plus courte d'un an, avaient tous les deux pour mission d'escorter Michael Preston, purgeant actuellement une condamnation à perpétuité pour le meurtre de son père, Matthew, en 1986, afin qu'il assiste aux obsèques de sa mère, le directeur de la prison ayant à contrecœur accordé cette sortie exceptionnelle pour raisons familiales.

# 4

Ben Fowles était la dernière recrue en date dans l'équipe de Resnick. Originaire de Kirby-in-Ashfield, un petit gars de la région qui avait réussi, Fowles avait intégré la PJ quand Mark Divine, victime d'une agression qui avait bouleversé sa vie, avait été contraint de prendre une retraite anticipée pour raisons de santé.

Fowles, vingt-six ans, atteignait tout juste le mètre soixante-treize exigé par le règlement pour entrer dans la police. C'était un jeune homme au visage ouvert, en accord avec sa conception de la vie, ambitieux. Sur son formulaire de candidature, à la rubrique « loisirs », il avait indiqué : escalade, musique, et football. Le week-end, quand il ne gravissait pas, prise par prise, une paroi de granit abrupte dans le Peak District, Fowles consacrait son énergie en parts égales à ses deux autres passions : soit il jouait de la musique dans un groupe nommé Splitzoïd, soit il labourait les chevilles de ses adversaires dans le style de jeu énergique et agressif de milieu de terrain lancé par Nobby Stiles, et toujours en vogue, plus récemment, grâce à des gens comme David Barry et Paul Ince. Après des débuts grisants – des périodes d'essai pour Chesterfield, Mansfield et Nottingham County –, Ben pratiquait à présent cette forme particulière de son art pour l'équipe réserve de Heanor Town.

– Splitzoïd, avait demandé Graham Millington, c'est quel genre de groupe ?

– Eh bien, c'est-à-dire, avait expliqué Fowles, au début, on jouait du thrash metal avec un soupçon de dub, vous voyez ? Mais maintenant, on est plutôt dans le trip-hop et le garage, avec un poil de techno sur les bords. On devrait peut-être changer de nom, pour que ça colle mieux avec notre nouvelle image. Qu'est-ce que vous en pensez, chef ?

La postérité ne garde aucune trace de la réponse de Millington.

Fowles lui donna des entrées gratuites pour un engagement qu'ils avaient bientôt dans un pub sur la rocade de Derby. Millington promit de consulter sa femme, pour savoir ce que Madeleine avait sur son agenda ce soir-là ; à son avis, c'était peut-être des répétitions de *Carousel* – s'il ne s'agissait pas du soir où elle suivait les cours de son université ouverte à tous, actuellement consacrés au Réalisme magique et au roman du demi-siècle, si Millington ne se trompait pas.

Jimmy Peters était un promoteur de l'ancienne école, un rock'n'roller raté affligé d'une angine de poitrine et d'un visage en papier mâché. Il s'était lancé dans le management quand un chanteur américain en tournée – une célébrité de seconde zone qui avait placé deux hits dans le Top 50 –, avait arraché à Peters sa guitare pendant une jam-session de fin de soirée à La Chaloupe et l'avait balancée dans le fleuve. Jimmy Peters avait saisi l'allusion. Six mois plus tard, devenu manager, il avait dans son écurie davantage de groupes qu'il ne pouvait en compter sur ses doigts en se servant de ses deux mains, et il s'apprêtait à signer le bail de son

premier club. Il ne lui manquait que la barbe et la passion des montgolfières pour être un Richard Branson [1] au rabais.

– Donc, Jimmy…, dit Ben Fowles (et pas pour la première fois), de l'endroit où vous vous trouviez, vous n'avez pas pu voir de quelle façon la bagarre a commencé ? (Peters se renfrogna et leva les yeux au ciel.) Mais c'est bien cette bande qui est arrivée tard… (Par habitude, Fowles consulta son calepin.) … celle d'Ellis et ses copains, qui a tout déclenché ?

– Si je ne vous l'ai pas dit cent fois…

– Et vous les connaissiez ? C'était qui ? Des habitués ?

Peters alluma une nouvelle Silk Cut au mégot de la précédente. Sur les revers en velours de sa veste, des particules de cendre brillaient comme des paillettes.

– Ils étaient peut-être déjà venus une fois ou deux, ce n'est pas facile de s'en souvenir. (Il jeta un regard circulaire à l'intérieur du club, qui paraissait sale et plutôt minable à la lumière du jour. Près de la porte des toilettes, une femme de ménage frottait mollement le carrelage avec un balai à franges, en écoutant la radio locale sur un petit poste calé contre son seau.) La plupart du temps, on a beaucoup de monde, dit Peters avec optimisme. Les clients entrent et sortent.

– Mais ils sont membres, Jimmy ?

– Hmmm ?

– Ils sont tous membres du club. C'est la condition imposée par votre licence, vous ne pouvez pas faire

1. Milliardaire britannique, fondateur du groupe Virgin qui compte 150 entreprises.

autrement, les consommations ne sont servies qu'aux membres, en dehors des heures normales d'ouverture.

Peters sourit.

– Aux membres et à leurs invités.

– À condition qu'ils aient signé le registre en arrivant. Ce qui n'est pas le cas d'Ellis.

– Une négligence minime. Une petite irrégularité. Dans le feu de l'action, ça peut arriver. Enfin, vous comprendrez. (Peters chassa la fumée qui flottait devant son visage.) J'ai eu une explication avec les personnes concernées. Ça ne se reproduira plus.

Fowles lui-même avait eu affaire au personnel chargé de filtrer les entrées : une fille en robe de voile noir et sandales argentées à talons compensés, véritable pub vivante pour le Wonderbra, et un videur à crâne rasé, apparemment shooté aux stéroïdes, envoyé par l'agence de sécurité Gold Standard. Ni l'un ni l'autre ne s'étaient montrés particulièrement diserts. Contrairement à ceux qui s'étaient tapés dessus quand l'altercation avait éclaté : ils avaient tous lu le même scénario, et l'avaient bien appris. On avait trop bu. Dans le feu de l'action, on n'a pas réfléchi. Sans rancune. On se serre la main et on passe l'éponge.

Enfin, pas tout à fait. Puisque un membre de l'équipe qui jouait à domicile occupait une place fort convoitée dans un lit ultra-perfectionné à l'hôpital, entouré de plusieurs milliers de livres de matériel pour enregistrer ses moindres râles.

– Ce type qui a reçu un coup de couteau…

– Wayne.

– Oui, Wayne. C'est un habitué, un membre du club, c'est ça ? (Peters hocha la tête.) Il n'y a pas de raison de

supposer, pour autant que vous le sachiez, que quelqu'un ait pu avoir des comptes à régler avec lui ?

Peters fit semblant de réfléchir à la question. La femme de ménage avait changé de station, et elle écoutait *Pour les femmes*, une discussion animée sur les bénéfices de l'acide folique pendant les premiers stades de la grossesse.

– Non, finit par répondre Peters. Rien qui me vienne à l'esprit.

– Il n'aurait pas pu s'embarquer dans une histoire un peu hasardeuse ? À la limite de l'illégalité ?

La fumée dériva devant les yeux de Peters.

– Pas son genre. Il est à la fac, je crois. Un type, disons, plutôt mûr. Il est à Clarendon College. Il étudie les médias. Il a amené sa mère, une fois, pour une sorte d'anniversaire.

Fowles en avait entendu assez.

– Si vous pensez à autre chose, vous ou un membre de votre personnel…

Quand il se retrouva dans la rue, il respira un bon coup avant de reprendre le chemin du commissariat. Sur le trottoir, il y avait des taches sombres, près de la bordure, là où avait séché le sang qu'on n'avait pas nettoyé.

– Il va s'en tirer…, annonça Millington, de retour de l'hôpital, passant la tête dans le bureau de Resnick. Il ne sera plus aussi mignon à regarder, cela dit. J'ai vu des coutures mieux réussies sur les cardigans que tricote ma belle-mère pour Noël.

– Qu'est-ce qu'il a à dire sur le sujet ?

– Wayne ? Pas grand-chose. La même version que

les autres, à quelques détails près. Quant à savoir qui l'a lardé de coups de couteau, il n'en a pas la moindre idée.

– Et vous continuez à ne pas le croire ?

– En ce qui concerne le déroulement des événements, si, je le crois. Mais il y a autre chose qui ne passe pas, qui me donne des indigestions. Je veux dire, pourquoi lui ? Wayne. Si c'était une mêlée générale, rien de plus, comment se fait-il qu'il ait morflé plus que les autres ? Oh, j'allais oublier… (Bien qu'emballé dans deux sacs en papier, le sandwich œuf-saucisse avait nettement des fuites quand Millington le tendit à Resnick.) … voilà ce que vous attendiez. Vous voulez que je fasse du thé ? Pour faire passer tout ça ?

– Parfait, Graham.

Mais quand Resnick traversa le local de la PJ quelques minutes plus tard, il trouva Millington penché sur son écran plutôt que sur la bouilloire.

– Tenez, regardez ça. C'est pas mal, comme CV.

Resnick fixa son attention sur les lignes de texte quelque peu chaotiques. Wayne Feraday avait gravi plusieurs échelons dans la délinquance : après avoir lancé des briques sur un train en marche dans l'intention de mettre en péril la sécurité des passagers, il était passé logiquement au vol de véhicules, puis à deux inculpations pour possession illégale et commerce de substances inscrites au tableau B.

– Dans les deux cas, commenta Millington, les poursuites ont été abandonnées pour manque de preuves. Tiens, pourquoi est-ce que ça me rappelle quelque chose ?

– Mais à votre avis, c'est ça qui expliquerait l'incident ? Une histoire en rapport avec la drogue ?

– Wayne a peut-être roulé un client dans une

transaction. Ou tardé à rembourser son fournisseur. Empiété sur le territoire d'un autre dealer. Ça ne serait pas la première fois.

Resnick fit la grimace.

– J'espère seulement que vous vous trompez. Parce que si vous avez raison, ça ne sera pas la dernière.

Une heure plus tard, ou guère davantage, Mark Ellis faisait la queue au Burger King avec deux de ses copains. Il portait son blouson de cuir tout neuf et deux pansements fraîchement posés, le premier sur un côté du visage, l'autre sur les phalanges de sa main droite. Pauvres connards de flics ! Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien savoir ? Il se sentait suffisamment de bonne humeur pour rire à l'une des blagues de Billy Scalthorpe, même s'il l'avait déjà entendue deux fois.

Au comptoir, il plaisanta avec la rouquine qui servait les clients, lui demanda un hamburger géant au fromage avec double ration de frites, des oignons frits, une tarte aux pommes et un grand Coca. Il se trouvait à mi-chemin de la sortie, Scalthorpe n'en finissant pas de passer sa commande, quand les deux jeunes Noirs l'encadrèrent, marchant du même pas que lui.

– T'as faim, dit celui de gauche, qui portait une casquette de baseball des Redskins avec la visière sur la nuque.

– Hein ?

– T'as faim, ouais ?

– Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

– Tiens, fit celui de droite en plongeant la main sous sa veste argentée à fermeture éclair. Bouffe ça.

Et, plantant dans la joue d'Ellis le canon d'un pistolet automatique, il pressa la détente.

# 5

Lorraine se trouvait dans le passage pavé séparant la roseraie de la chapelle du crématorium. Autour d'elle, de petits groupes d'hommes et de femmes, vêtus de couleurs sombres, entretenaient des conversations décousues. Elle ne savait même pas qui étaient tous ces gens.

Sortant de son sac un mouchoir en papier, elle se moucha sans bruit, tira sur un fil imaginaire près de la couture du sweat-shirt de Sandra et secoua la tête en regardant Sean pour qu'il cesse de faire gicler le gravier pâle du parvis en donnant des coups de pied. Puis Maureen, la sœur de Derek, s'approcha d'elle, affichant un large sourire qui aurait mieux convenu à un mariage qu'à des obsèques.

– Alors, comment tu vas ? Tu tiens le coup ? (Elle laissa une trace de fard à lèvres corail sur la joue de Lorraine après l'avoir serrée dans ses bras.) Un joli tailleur que tu as là, très sobre, parfait pour l'occasion. Ça me plaît bien. Remarque, tu aurais pu venir me voir, bien sûr, j'aurais trouvé quelque chose pour toi, de spécial. Et à un bon prix, en plus. (Maureen la serra dans ses bras de nouveau.) Pour la famille.

Quant à elle, Maureen portait une robe noire milongue à décolleté carré, et dont la jupe était largement fendue, devant et derrière.

Derek et Maureen s'éloignèrent pour rejoindre un

petit groupe, et plusieurs personnes vinrent voir Lorraine pour lui dire quelle femme exceptionnelle sa mère avait été, et pour lui serrer la main. Un homme au visage strié de veinules violacées, dont l'un des yeux pleurait, se pencha pour déposer un baiser sur sa joue et lui serrer le bras.

– C'est bien, ce qu'elle a fait, Deirdre…, lui dit-il à voix basse comme si c'était une confidence, une marque d'affection particulière. Tenir le coup de cette façon. Supporter l'épreuve. Après ce que ce salopard – passez-moi l'expression – a fait à votre père. C'était un homme merveilleux, votre père, que Dieu ait son âme. Un gentleman – mais je ne vous apprends rien.

– Voici le pasteur, fit Derek alors qu'un personnage frêle, à la calvitie précoce, s'avançait vers eux d'un pas énergique et bondissant, la main tendue, le sourire aux lèvres.

Mais Lorraine, à présent, regardait plus loin, les yeux fixés d'un air solennel sur les grilles que franchirait le véhicule amenant son frère.

Evan n'aurait su dire avec certitude comment il avait pu se tromper de route. Mais entre les indications de Wesley qui lisait la carte et ce que son propre instinct lui dictait, ils s'étaient retrouvés du mauvais côté du fleuve, roulant vers l'est. Il sentit la colère muette de Michael Preston lui forer l'arrière du crâne quand il effectua un demi-tour complet. Reste calme, voilà ce que lui aurait dit son père, reste calme et fais de ton mieux.

– Tout va bien, lança-t-il par-dessus son épaule, on y sera dans dix minutes, maintenant, quinze au maximum.

Dans le rétroviseur, Preston le fixait d'un regard sans expression. Evan sentit sa transpiration s'amasser au creux de sa nuque.

– Ne t'inquiète pas, on va t'y amener dans les temps.

– Allez, viens, ma chérie…

La voix de Derek, patient, compréhensif.

– Non, attends… (D'un mouvement d'épaule, Lorraine se débarrassa de la main de son mari, et elle secoua vivement la tête.) Dis-leur qu'ils devront attendre jusqu'à ce qu'il soit là.

Le regard de Derek passa des grilles que fixait Lorraine aux portes grandes ouvertes de la chapelle, d'où sortaient les accords maladroits de l'orgue.

– C'est trop tard. Ils commencent.

– Alors, va leur dire… Leur expliquer…

Il la saisit plus fermement, un bras passé derrière le dos de Lorraine pour la faire avancer.

– Il doit être coincé quelque part dans la circulation, tu sais comment c'est. Des travaux, sans doute. Il va venir, tu verras. Bon, tu veux que je te prête mon mouchoir ? Non ? D'accord, on fait bonne figure, alors. On y va.

Derek, le visage grave tandis qu'il entrait avec Lorraine pour la conduire aux places qu'on leur avait réservées au premier rang, près de Sean et Sandra ; le pasteur debout, au centre, affichant à présent un discret sourire de bienvenue ; et tous les autres penchés en avant, ne voulant pas qu'on les voie surveiller l'entrée de la chapelle, mais inquiets, curieux, aux aguets malgré tout. Et plus ils avançaient dans cette chapelle, plus Derek était fier que Lorraine se montre aussi courageuse, et plus il se disait que si la justice était de ce

monde, on aurait sorti Michael de sa prison pour le pendre, pour qu'il meure comme son père était mort avant lui.

– Ça va mieux, maintenant ? chuchota-t-il à l'oreille de sa femme. Ça va, ma chérie ?

Et il pressa la main de Lorraine entre ses doigts.

Le parking du crématorium était plein à craquer, et ils durent se ranger sur l'herbe du bas-côté, bloquant temporairement l'accès. Quand Evan coupa le moteur, un cantique leur parvint, étouffé, à travers les portes de la chapelle.

– Emmène-le, dit Evan en se retournant sur son siège. Je m'occupe de la voiture. Fonce. Avant qu'il ne soit trop tard.

Preston se pencha en avant.

– Les menottes, fit-il. Je ne veux pas entrer là-dedans avec les menottes aux poignets.

Evan hésita.

À côté de Preston, Wesley fit non de la tête.

– Vas-y, dit Evan d'un ton catégorique. Retire-les-lui.

Incrédulité dans le regard de Wesley.

– Nous perdons du temps.

Une fois sorti de la voiture, Evan se précipita sur Preston, s'arrêtant si près que les deux hommes se touchaient presque.

– Je te fais confiance, dit-il. Ne me déçois pas. Quand ce sera fini, tu restes à l'intérieur, où que tu te trouves, et tu laisses sortir tout le monde. Juste après, on te remet les bracelets. D'accord ?

Preston soutint son regard un moment, puis hocha la

tête une seule fois. Evan hésita, attendant peut-être des remerciements qui ne venaient pas.

– Très bien, fit Evan en se reculant.

Wesley accompagna Preston vers la chapelle, restant environ un demi-pas en retrait. Evan ne bougea pas d'un pouce tant qu'ils n'eurent pas franchi les portes de la chapelle. Quand elles se refermèrent derrière eux, sans regarder à droite ni à gauche, il remonta dans la voiture et repartit à faible allure vers la route.

Si ça tourne mal…, pensait-il. Puis : si c'était mon père qui se trouvait ici, à ma place, dans cette situation, qu'aurait-il fait ?

Ce fut Derek qui le premier repéra Michael, jetant un rapide coup d'œil derrière lui quand les lourdes portes se refermèrent en grinçant. Michael resta immobile un instant, clignant des yeux le temps de s'habituer à la pénombre, avant d'avancer lentement dans la travée centrale ; le Noir – son gardien, supposa Derek – qui était entré derrière lui, restant où il était. L'assemblée chantait un cantique évoquant le passage vers les ors de l'au-delà.

Avant même de voir Michael, Lorraine sentit sa présence, reconnaissant, peut-être, la pesanteur de son pas qui sonnait clair sur les dalles froides. Comme une vague lente, des voix s'élevèrent autour d'elle, et Lorraine, incapable de tourner la tête de peur de s'être trompée, fut presque la seule à continuer de chanter.

– Hé, Lo !

Michael répéta à son oreille ce salut ironique qu'il lui adressait autrefois, et elle sentit quelque chose lui nouer les tripes et l'envahir. Et puis la main de Michael

immobilisa le petit recueil de cantiques à couverture bleue qu'elle ne pouvait plus tenir sans trembler.

– Bouge-toi un peu.

À la gauche de Lorraine, Derek s'écarta pour faire de la place, repoussant les enfants vers le mur. Lorraine resta figée, debout, l'épaule de Michael contre la sienne, le coude de son frère pressé très fort contre son bras, sentant sa chaleur. Lorraine, terrifiée à l'idée qu'elle allait peut-être hurler, s'évanouir.

Les dernières notes de l'orgue résonnèrent dans la chapelle et se turent. Le pasteur s'avança, la tête haute, attendant le silence avant de parler.

– Nous sommes rassemblés pour honorer la mémoire d'une femme remarquable ; une femme dont l'existence fut un chemin exceptionnellement difficile. Un chemin que nombre d'entre nous auraient trouvé trop ardu ou trop long, et que Deirdre Preston, cependant, parcourut avec une grande détermination et beaucoup de grâce. (Le pasteur avait une voix étonnamment haute et claire, à la fois jeune et vieille.) Membre fort apprécié de notre communauté, elle ne ménageait pas ses efforts pour aider les autres, et, ainsi que votre présence nombreuse en atteste, c'était une amie loyale et très aimée de tous. Par-dessus tout, peut-être, nous garderons d'elle l'image d'une mère dévouée, le cœur aimant, inaltérable, de sa famille, un roc de consolation et de pardon qui a tenu bon face à une adversité d'une espèce singulière et des plus terribles.

À côté d'elle, Lorraine sentit Michael se crisper, s'éclaircir la gorge. Derrière eux, la chapelle était silencieuse, en suspens. L'espace d'un instant, elle crut que Michael allait peut-être bouger, s'avancer, parler. Puis elle se rendit compte qu'il pleurait, sans faire le

moindre effort pour s'en cacher, que les larmes coulaient sans retenue sur son visage, contournant les coins de sa bouche.

– S'il y a une chose, poursuivit le pasteur, que nous devons retenir plus que toutes les autres concernant la vie de Deirdre Preston, c'est que, quelle que soit la douleur qu'elle eut à endurer, quelle que soit l'ampleur du chagrin et de la tristesse qui l'accablaient, elle n'a jamais sombré dans le désespoir, elle n'a jamais perdu la foi.

» À présent, en silence, que chacun de nous, à sa façon, se souvienne de Deirdre, et prions pour son âme, maintenant et pour l'éternité…

Lorraine et Michael, debout côte à côte : Michael, la tête levée, le regard fixé sur le plafond dont ses larmes brouillaient l'image ; Lorraine, penchée en avant, les yeux fermés, ses longs doigts se pliant et se dépliant sans cesse, secouée par les sanglots. Heureuse.

# 6

– Je vous l'ai déjà dit, bordel ! s'entêta Billy Scalthorpe d'une voix geignarde et rauque sur un fond sonore de conversations qui se chevauchaient. Merde ! Faut que je vous le répète encore combien de fois ?

Carl Vincent fit passer son poids d'un pied sur l'autre.

– Pourquoi pas une fois de plus ?

– Bon. Mark, il est en train de sortir, d'accord ? Moi et Adam, on s'engueule avec la serveuse au comptoir, Adam il veut un Coca sans glace, et ils lui ont refilé un Coca avec des glaçons. Bref, je tourne la tête, pour gueuler à Mark de nous attendre, d'accord ? Et puis y a ces deux mecs qui foncent sur lui, un de chaque côté, et avant qu'on ait rien pu faire, bordel, ils lui tirent une balle en pleine tête. Et ils ont foutu le camp comme si ils couraient le cent mètres à ces putains de Jeux olympiques.

– Ils sont montés dans une voiture, c'est ça ? Il y avait une voiture qui les attendait ?

Scalthorpe secoua la tête.

– J'ai pas vu de voiture.

Trois témoins différents avaient parlé d'une berline noire à quatre portes, une Ford, sans doute une Escort.

– Mais tu les as vus, les deux types qui l'ont attaqué ?

– Évidemment, que je les ai vus.

– Tu les as reconnus ?
– Quoi ?
– Les deux, là, tu savais qui c'était ?
– Bien sûr que non.
– Non ?
– Non.
– Tu ne les avais jamais vus ?
– Je sais pas.
– Alors, tu les avais peut-être vus avant ?
– Ouais, possible. Je suppose que oui.
– Mais tu prétends que tu ne les as pas reconnus.

Outré, Scalthorpe secoua la tête de nouveau.

– Mais ils foutaient le camp à toute pompe, merde ! Tout ce que j'ai vu, c'est l'arrière de leur tête, non ? Avec leurs putains de casquettes de baseball, qu'ils portaient à l'envers, comme tous ces mecs-là.
– Ces mecs-là ?
– Vous savez ce que je veux dire.

Scalthorpe soutint un moment le regard de Vincent, puis cligna des yeux. Un chapelet de gouttelettes de sueur lui entourait la bouche, se mêlant çà et là aux poils rares d'une moustache naissante. Vincent sourit ; les deux agresseurs étaient noirs, sans doute d'une nuance de peau comparable à la sienne. Oui, il savait ce que Scalthorpe voulait dire. Et si un commentateur sportif célèbre pouvait affirmer, sans aucune gêne, qu'il était incapable de reconnaître un footballeur noir d'un autre, que pouvait-on espérer d'autre ?

– Tu as eu le temps, malgré tout, dit Vincent, de voir comment ils étaient habillés ?

– Celui qui l'a flingué, expliquait Adam Bent, il portait un blouson argenté, court, vous voyez ? Matelassé,